

LE GARDE DU PARADIS CONTE INEDIT

Il y a des emplois qui sont difficiles à tenir quand on a du cœur et de la conscience. L'affaire du bûcheron Benoit, préposé à la surveillance du Paradis, se faisait, parfois, quoiqu'il fut saint, une tâche du diable. Chacun sait que les domaines de Dieu ont grand besoin d'être gardés : les hôtes du Paradis et de l'Enfer se risquent souvent sur les terres du Seigneur. Ils ont soif, cela se conçoit, et leur but est de se rafraîchir aux bords de quelque fontaine ou de cueillir des fruits assez frais pour apaiser leur soif. Qui oserait refuser à ces malheureux un peu de pitié ? L'excellent Benoit ne pouvait se montrer inflexible. Ce manque de caractère lui valait les réprimandes de saint Pierre ; mais il n'en continuait pas moins à se laisser attendrir par les supplications des âmes en peine.

Les fonctions qu'il remplissait sans enthousiasme lui faisaient regretter son métier d'homme alors qu'il vivait dans les forêts de la princesse Brunehilde. On ne reste pas impunément, plus de cent ans, l'ami des bêtes, des plantes et de la solitude. Il se rappelait surtout une heure de jeunesse et cette heure, où il rencontra la princesse perdue au fond des bois, lui semblait si douce et si bleue qu'elle l'empêchait de savourer les joies qu'il tenait du Créateur. Benoit n'avait pas donné la moitié de son pain à l'auguste chasseresse. Elle avait bu dans sa gourde. Il lui avait montré sa route et elle l'avait vu d'un sourire.

Mais il ne l'avait plus revue. Il avait appris qu'elle régnait parmi les grands. Il ne savait plus rien de sa destinée et, tristement, Benoit se demandait ce qu'elle était devenue ?

Il la cherchait depuis longtemps et ne la trouvait pas. Elle n'est sans doute pas morte, se persuadait-il. De nature timide, il n'eût jamais osé interroger l'Éternel sur le sort de celle qu'il avait aimée d'un pur amour. D'ailleurs, la Cour céleste lui paraissait trop occupée d'elle-même pour s'intéresser aux réveries d'un petit saint de rien du tout. Saint-Pierre, son chef direct, était aussi peu abordable qu'un ministre d'ici-bas. Il ne le rencontrait que lorsqu'il était en fuite, c'était bien assez. Bref, l'homme gardait son secret et s'essayait à effacer de son esprit l'image qui le hantait.

Le Ciel était en fête, mais Benoit restait indifférent aux yeux des séraphins. Il s'isolait, absorbé par une pensée unique : revoir Brunehilde, et il envisageait la possibilité de la retrouver, de la suivre, de l'aimer en silence avec un cœur frais et parfumé comme ces fleurs d'escarilles qui couvrent le sol de leurs flocons.

Le saint se reposait à l'ombre d'une haie, le paysage qu'il avait sous les yeux lui rappelait les cièrières où, enfant, il s'endormait, au soleil d'été, bercé par le crissement des cigales. La mélanco lie que se dégage du passé l'étreignait et il se mit à sangloter. Le divin maître qui passait par là, sans s'arrêter, s'arrêta devant son serviteur, et s'étonna de son chagrin.

— Tu pleures, pourquoi, que désires-tu ? — Le juste, surpris, balbutia : — Je suis heureux et ne souhaite rien. — Mais le Seigneur l'avait fouillé d'un regard et il ne fut pas dupe de ce mensonge. — Relève-toi, mon fils, sèche tes larmes. Que ce soient les prières et les dernières que je voie couler.

Et le bon Dieu s'éloigna, tandis que le bûcheron se frottait les paupières. — Je suis un mauvais saint, réfléchit-il, la vue de l'Éternel devait me remplir de félicité et, pourtant, non, j'ai senti tout à l'heure, je ne suis pas heureux.

l'Apôtre et pouvait, s'il en était témoin, raconter cette aventure. La crainte rappela le garde à ses devoirs. Il se montra à l'étrange créature qui se penchait déjà sur le ruisseau. — Que vas-tu faire ? On ne boit pas sans la permission du Seigneur.

La vieille demeura pétrifiée. — Qui es-tu ? d'où viens-tu ajouta-t-elle. — Ne me le demande pas, répondit-elle sourdement. Laisse-moi me plonger dans cette eau, par pitié. Ne vois-tu pas que je brûle. Je n'en peux plus. J'ai soif.

— Je ne dois pas. — Oh ! — C'est la consigne. Le Très-Haut me châtierait si je te laissais boire. J'ai eu assez de mal, sur terre, à gagner ma part de Paradis, je tiens à la conserver. — Tu as de la chance, toi, répliqua-t-il avec une certaine ironie. Crois-tu que ton maître te blâmerait de m'avoir fait la charité ?

— Adresse-toi à saint Pierre. Il est clément. Sans doute te permettra-t-il d'apaiser ta soif et de te reposer. Tu me fais pitié. Tu es comme morte. Ah ! si le Seigneur pouvait te voir. Le cor s'élevait. Le silence les enveloppait et ils étaient dans l'angoisse, ne soupçonnant pas que Dieu, sous la forme d'une colombe, les observait.

Benoit se rassura. Il se savait seul, à présent, en face de cette détresse vivante : — Alons, dépêche-toi, bois tout ton soif et que le Père me pardonne.

— Sois béni pour ta bonté. Le saint la vit se dépeupler de l'affreux manteau qui la couvrait et se jeter dans les flots transparents. Elle avait un corps de misère et qui portait des traces de brûlures. — Elle s'est échappée du Purgatoire, pensa le garde.

Et il se mit à prier pour qu'elle fut promptement délivrée de ses maux. Le crépuscule descendait. — Hâte-toi, dit Benoit, il est temps de partir si tu ne veux pas que nous nous perdions tous les deux.

Mais il recula stupéfait. La vieille était sortie de l'onde et elle le reconnaissait plus. Elle était pareille à ces nymphes qui jetaient des lacs bleus. Elle respiretait de grâce et de jeunesse et il reconnut Brunehilde.

Il ferma les yeux, se croyant la dupe de l'Esprit du mal. — Va-t'en, va-t'en, proféra-t-elle. Mais elle n'écoula pas cet ordre. Elle venait vers lui et s'agenouilla à ses pieds. D'une voix douce comme un chant, elle disait : — Tu m'as sauvée, une fois de plus. Dieu soit loué. Je t'aime.

« Je t'aime ! » Ces mots entraient dans le cœur de Benoit aussi qu'un rayon dans un cachot. Cette lumière réveillait en lui d'obscures délices. Pris soudain de vertige, il se jeta dans les bras qu'elle lui tendait et il ne sut plus rien du devoir, du remords, de l'éternité, de l'Enfer. Elle était tout le Ciel maintenant.

Un Juste jouet d'une Déesse, cela ne s'était jamais vu. Le Ciel en était bouleversé. Benoit, surpris en compagnie de Brunehilde, n'avait pas essayé de se disculper. Il avait la tendresse qu'il éprouvait, depuis tous les jours, pour cette femme. On n'avait pu le séparer et ils restaient enfermés dans une prison que le premier Apôtre, outré, avait fait construire, en quelques secondes, à leur usage. Il fallait aviser. Devait-on avouer au Seigneur qu'un des siens s'était promis, corps et âme, à une créature de Lucifer ? Convenait-il qu'un saint préférât des amours perfides à l'amour de Dieu semblait impossible. Donc, saint Pierre décida de laisser Benoit dans sa grêle jusqu'à ce qu'il se fût amendé et d'expédier au Diable le tentatrice.

Le doux Benoit protesta et déclara qu'il partagerait le sort de Brunehilde. Des échanges, ceux qui chassèrent Adam et Eve de l'Éden, s'emparèrent de la Rédemption. Alors Benoit se mit, pour la première fois, en colère et, comme il était aussi fort qu'un Turc converti, il repoussa les anges, bouscula saint Pierre et appela, à son aide, le Seigneur de toutes les forces de ses poumons. Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent, apparut aussitôt.

— Quelle est cette femme ? interrogea-t-il pour la forme. — La princesse Brunehilde, damnée pour avoir enfreint vos lois, déclara l'Apôtre. Benoit, votre serviteur, l'a mise à se plonger dans les eaux du Paradis. Par je ne sais quel miracle, ce bain l'a rendue telle que vous la voyez. Et cet insensé de Benoit ne veut plus la quitter, malgré qu'il la sache évadée de l'Enfer. Il allègue qu'il l'a aimée de son vivant et qu'il l'aimera toujours.

— Est-ce vrai, fit le Maître ? Le garde soupira : — Seigneur, c'est la vérité. Sans

Elle mon bonheur n'est qu'un leurre. Pardonnez-moi. — Pourquoi m'as-tu menti dans la forêt ? Tu n'étais pas heureux ? — Je le serai, mon Père, si vous le voulez. — Tu es raison d'aimer, selon ton cœur, fit le Très-Haut, embrasse ta compagne et allez en paix. Benoit et Brunehilde se courbèrent sous la bénédiction divine. Mais saint Pierre, incorrigible, crut devoir protester : — Satan va réclamer sa proie. Nous aurons encore une guerre avec lui. Ce n'est pas une sinécure que d'être le gardien-chef de votre royaume. Une maudite dans votre Paradis, seigneur, j'y perds mon latin.

Le Très-Haut sourit : — Voyons, mon ami, cette pécheresse s'est purifiée de ses fautes en buvant à ma source. Ce baptême et l'amour d'un simple souffre-sant à la rédemption de son âme. D'ailleurs, je ne veux plus d'enfer éternel et j'espère que tous les bienheureux imiteront l'exemple de Benoit.

— Et du Diable, qu'en ferez-vous ? — Mon brave Pierre, je lui offrirai ton poste et tu te reposes.

— Qu'il soit fait selon votre volonté, fit l'illustre Apôtre absorbé.

— Tu es donc un voleur ? C'est vrai ? Mais réponds donc ! Mens, excuse-toi !

De haute et osseuse stature, M. Henri Daltreame s'appuyait contre la cheminée, la tête inclinée vers son fils Marcel, qui, plus en core que ses paroles, ses regards flamboyants interrogeaient. Marcel, tout jeune, imberbe, les épaules larges, légèrement voûtées, subissait sans mot dire la réprobation paternelle. Un moment, le main de M. Daltreame se leva, menaçante.

— Ah ! non, pas ça ! grands le jeune homme en se garant. — Pas cela, non, cela l'humilie ! Et la correctionnelle ? Si demain je n'ai pas remboursé à ton patron les 4.500 francs que tu as dé tournés, il portera plainte. Or, cet argent, je ne l'ai pas. Je vis exactement de ma petite pension et d'un petit viager. Par un centime derrière moi, rien tu entends, rien ! Alors, c'est le dés honneur pour nous. Te suicider ? Tu viens d'articuler cela ? Je te connais. Tu es trop lâche pour cela. Et d'ailleurs, la honte, pour moi, serait la même. Mais, malheureux, qui t'a entraîné ? Une femme naturellement. Et puis, tu espères la rattraper, restituer. Toujours la même histoire, et qui toujours, fait mal.

M. Henri Daltreame se tut. Une douleur sévère durcit ses traits. Marcel l'observait à la dérobée, avec une envie de pleurer, de demander pardon, d'implorer un peu de pitié. Mais il connaissait la rigueur de son père, et les lèvres tremblantes, gardait le silence.

— Va-t'en, fit soudain M. Daltreame. Laisse-moi réfléchir. Ou plutôt, je vais sortir. Tu attendras ici mon retour. Ce soir, nous verrons. Et si je n'ai pas trouvé, — alors, ta destinée sera entre tes mains.

Resté seul, M. Daltreame vérifia le contenu de sa caisse. Trois cent cinquante francs. Rien à toucher avant le mois suivant. Et c'était 4.500 francs qu'il fallait réaliser tout de suite. Les emprunts ? A qui ? Il n'aurait pas ses amis, supputa leur dévouement. Aucun d'eux ne marcherait, il le savait. Pouvaient-ils le blâmer, puis qu'il n'offrait aucune garantie ? Ah ! non, moins égoïste, il n'avait aliéné le médiocre capital dont il disposait pour assurer le confort de sa vieillesse. Cette idée l'effleura, mais il la repoussa. De se faire des reproches à lui-même, maintenant, n'était d'aucune utilité. Il s'agissait de sauver son fils, de garder intact ce nom de Daltreame, auquel fonctionnaire irrégulier, il avait acquis de la dignité. « Je ne vois pas le moyen », murmurait-il. Pourtant, depuis qu'il avait congédié Marcel, un projet hantait son cerveau, se précisait, s'importait. Jouer ce qu'il possédait. C'était une chance, la seule.

Au cercle où il se rendait quotidiennement, jamais il ne jouait. L'austérité de ses principes le lui défendait. Il se contentait de regarder faire les autres, risquant parfois une pièce de cinq francs sur le tapis vert pour mesurer sa veine. Jouer, lui, pour la première fois, à son âge ! Quel démenti infligé à toute une existence sage et probe !... Néanmoins, il s'hâta, empêchant la mince liasse, quittait son logis. Il était cinq heures quand il arriva au cercle.

La partie commençait. D'habitude assez paisible entre gens peu soucieux de compromettre exagérément leur revenu, depuis quelques jours elle s'animaient de la présence d'un ponté exceptionnel, enrichi dans d'exotiques spéculations, et qui, les doigts

éblouissants de bagues, maniait les cartes avec une désinvolture de grand seigneur. Attentif, M. Daltreame suivait les coups, voyait jetons et billets s'accumuler devant les uns, quitter les autres, et il songeait que sur cette table était peut-être l'enjeu d'une vie.

A la surprise de tous, il se fit inscrire au tableau d'appel. On le regarda. — Vous y venez, vous aussi ? Prenez garde. Vous vous y brûlerez. Les passions de la soixantaine sont les plus tenaces et les plus dangereuses ! Il riait, avec du désespoir au cœur. Quand il eut pris place, il éprouva un sentiment singulier. Il lui semblait qu'un autre M. Daltreame se fût substitué à lui, un M. Daltreame aventureux, avide d'émotions, possédé par le démon du lucre. Et, pour se calmer, il se répétait intérieurement : « C'est pour le bon motif... »

L'étranger annonça : — Dix mille francs en banque ! Les doigts prestigieux de bijoux distribuèrent les cartes. M. Daltreame avança prudemment un demi-louis, qu'il perdit. Deux fois de suite, il perdit encore. De toute sa force de volonté il cherchait à amantiser la fortune, se disant toujours : « C'est pour le bon motif, il n'est pas possible que je ne réussisse pas... » Il laissa passer une première fois la main, se recueillit, et la main lui revenant, perdant la tête, avança les trois cents francs qui lui restaient. La palette du croupier rama vers lui, apportant de l'or. M. Daltreame oublia soudain pourquoi il était là ; ses oreilles bourdonnèrent comme sous l'influence du chloroforme, tout autre souci s'effaça de sa mémoire, sinon celui du gain immédiat. Il jeta sa masse. De réchef, la palette poussa vers lui des billets, de l'or, des jetons. Cinq fois de suite, la somme fut doublée. Maintenant, M. Daltreame avait devant lui l'équivalent, même un peu plus de ce que son fils avait volé. Passer la main, se lever, porter l'argent et la parole de délivrance au misérable, qui attendait dans l'angoisse... A peine y pensa-t-il. Il avait le veine, il voulait en profiter.

« Encore ce coup-ci », se dit-il, le dernier, et je m'en vais, riche ! Dans le grand silence, il abattit, triomphant, son jeu : — Huit ! — Neuf, répliqua froidement le banquier.

Il sembla à M. Daltreame qu'il venait de recevoir un soufflet. Son visage s'empourpra. Et il revint à la réalité des choses aussi brusquement qu'il en était sorti. Affectant un air impassible, il déclara : — J'ai stupidement joué. — On ne débute qu'une fois, le consola celui-ci.

Dans la rue, M. Daltreame marchait pensivement comme accablé d'une extrême fatigue, les sens réduits à l'état de croquis, laments. De toute sa fortune de tout à l'heure, il lui restait quarante sous. « Et tout à l'heure, se disait-il amèrement, j'avais de quoi sauver Marcel... Quai vais-je lui dire, comment lui apprendre ?... » Et, comme il avait le jugement droit, il eut une explosion de douleur : « Car, moi aussi, conclus-il, je suis un chupable, et le démon de l'argent m'a égaré ! »

Il arrivait chez lui. Il se rendit droit à la chambre de Marcel, qu'il trouva défait, les yeux rouges, éperdu d'entendre son arrêt. Alors, il le prit tendrement dans ses bras et prononça : — Mon pauvre Marcel, je n'apporte pas la somme. Il nous faudra expier. Ne désespère pas. Tu es jeune, et la vie nous permet de réparer nos erreurs. Je te pardonne, comme tu me pardonneras. Je vais te dire... Hélas ! quel âge, n'est à l'abri d'une défaillance.

Le lait... 1 litre (Eufs... 8 jaunes (Sucre... 150 gr. Faire bouillir le lait avec le sucre et un aromes quelconque : zeste de citron ou d'orange, vanille, etc. Mettre les jaunes d'œufs dans une terrine, les tourner avec une cuillère de bois, verser doucement le lait bouillant dessus en continuant à tourner. Passer la crème et la verser dans un plat qui aille au feu, ou dans de petits pots à crème, la mettre à prendre au four ou au bain-marie.

L'ESCARILLE Monologue

Papa n'a pas du tout l'air de s'apercevoir que M. Brunière m'a sauvé la vie et c'est fort ennuyeux, car nous n'attendons plus que son consentement pour nous marier.

Sauvé la vie ? Partoutement : on me sauvant la vue ; un œil, d'abord ; mais personne n'ignore que la perte d'un œil entraîne promptement celle de l'autre.

Or, si je perdais un œil, je perdais l'autre peu après, et si je perdais la vue... à vingt ans, songez donc ! Je mourrais de chagrin. Par conséquent, M. Brunière m'a bien réellement sauvé la vie, il n'y a pas à le nier.

Voilà pourtant ce que papa ne veut pas comprendre. (D'une voix plus grave) : « Mais, ma pauvre fille, me dit-il, parce qu'un monsieur... qui se prétend médecin, a enlevé de dessous ta paupière un pauvre petit morceau de charbon dans un pauvre petit voyage que tu faisais avec moi, il ne s'ensuit pas que tu lui doives une reconnaissance sans bornes... ni que tu l'épouses, parce que ce monsieur t'a trouvée... t'a déclaré... enfin te juge à son goût. »

Ah ! que l'on voit bien que papa n'est pas une jeune fille ! Il ne sent pas ce que je sens, moi ! Ains... Mais tenez, voilà comment les choses sont passées :

Nous montons en wagon, papa et moi, habillés de bleu tout le deux... c'est à dire lui en foncé, moi en bleu très pâle ; un robe que j'adore et qui me va si bien !

Donc, je n'étais pas mal et, pour être mieux encore, je cherchais un compartiment où il n'y eût pas trop de monde, dans le train de Fontainebleau à la gare de Lyon.

Hélas ! tout était comble... sauf une voiture dont les quatre coins seulement restaient occupés. Je monte en retoulant un soupir. Papa monte derrière moi.

« A bout de quelques minutes, et comme le convoi s'ébranlait (quelle drôle d'expression : « convoi » pour un moyen de transport à l'usage de gens en partie de plaisir) ; donc, comme le train s'ébranlait, le voyageur d'un des coins de gauche se lève et, très poliment, chapeau bas, — ce qui m'a permis de constater qu'il est jeune, pas chauve du tout et très bien — m'offre sa place.

J'essaie de faire quelques façons : — Oh ! monsieur, je ne voudrais pas vous priver... — Il insiste. Alors, j'accepte sur un petit signe de papa, et pour bien prouver à ce voyageur poli que je profite de son sacrifice, je m'amuse à regarder par la portière jusqu'à ce que j'en sois étourdie, et je retire ma tête du vasistas : une tête pas mal ébouriffée par le vent ; je m'enonce commodément dans « mon coin », après l'avoir proposé à papa... pour la forme car papa ne tient pas aux bonnes pièces quand l'en suis privée ; je m'installe, bien adossée aux coussins gris, toujours pour prouver au monsieur poli que son sacrifice... etc. Puis, je prends un volume jaune, un petit roman bien honnête ajusté à mes vingt ans, et je me mets en devoir d'en couper les feuillets, car papa venait de me l'acheter à la bibliothèque de la gare.

Pour ce faire, je prends une des épingles qui fixent mon canotier sur mes cheveux. Mais mon courtis inconnu se précipite et m'offre en soutiant un petit cou-teau d'ivoire.

Papa commence à froncer le sourcil ; moi pas, car je trouve très naturel et très agréable que l'on prévienne ainsi mes désirs. D'ailleurs, je suis d'avis que, lorsqu'on a affaire à un... personnage bien élevé et qui pense à rendre service à autrui, on doit accepter tout simplement son aide. Refuser me semble... pim-bêche et enfin ça décaouage la bonne volonté et la politesse.

Mon livre coupé d'un bout à l'autre, je rends l'instrument à M. X... j'ignorais alors son nom. — Il prend un journal, et je constate avec satisfaction que c'est « l'Echo de la Capitale », un journal de notre bord.

Je ne sais pourquoi cette constatation me fait plaisir. « Je ne sais pourquoi » est une manière de parler, car aujourd'hui, oui, je sais pourquoi : la sympathie naissait entre nous.

Après « l'Echo », que papa lisait aussi, férocement, ce fut un traité de médecine que feuilleta mon inconnu. Tout en avalant mon bouquin, moi, je le regardais du coin de l'œil, sans qu'il était à côté de papa... Oh ! pas de façon à ce qu'on remarque mon attention ; seulement un tout petit coup d'œil en tournant les pages ; le temps d'apercevoir un visage mâle et régulier, un teint mat un peu hâlé, des cheveux en brosse, sans souci de la mode, mais ça lui va bien. Enfin des yeux ni petits ni grands, au regard ferme et intelligent.

Au sourire, j'ai entrevu de belles dents ; au dégoût, une main soignée, mais non soignée

L'ESCARILLE Monologue

avec amour comme une main d'ivoire ou d'ambécie ; bref, la main d'un homme qui pense et s'occupe.

Tout à coup, crac !... Oh ! quelle souffrance ! Une douleur aiguë dans l'œil droit, une obstruction complète du rayon visuel, ma paupière s'agite, se ferme, se rouvre, palpite, et pour finir, des larmes, des larmes abondantes à faire croire que j'avais tout perdu en ce monde.

Une escarille brûlante venait de m'entrer dans l'œil. Ah ! je n'étais pas à la fête, allez ! Je me tourne vers papa, une main sur la paupière endommagée.

— Papa, une poutre dans mon œil ; je ne peux pas m'en débarrasser... Je suis aveugle ! Mon livre jaune glisse de mes genoux avec mon petit sac de cuir, mon mouchoir et tout le tremblement. Trois ou quatre objets à ramasser pour l'inconnu certes pas le loisir de remercier.

Je pleurais de plus belle : l'escarille vagabonde rochait d'un coin à l'autre de la cornée et je souffrais toujours.

Ce pauvre cher papa m'offre de m'enlever ma poutre avec... mais ! avec la pointe de son canif. Je me récrie avec indignation et terreur. J'ôte une baguette de mon doigt en fermant l'œil hermétiquement et papa tente de cueillir l'intrus malencontreux au moyen de l'anneau d'or.

Par malheur, ses mains tremblent un peu depuis son dernier accident d'automobile et, après une première expérience, je ne consens plus à me laisser toucher par lui.

J'aurais eu un morceau de miroir grand comme le creux de la main, que ça n'aurait suffi pour m'opérer moi-même ; mais je ne possédais rien de ce genre et je souffrais d'autant plus que l'atome de charbon se logeait maintenant sous l'intérieur de la paupière.

C'est alors que le monsieur au coupe papier se propose timidement pour l'extirper au moyen d'un petit instrument qu'il a tiré de sa poche.

— Je suis médecin, dit-il à papa ; voici ma carte. — Il la lui présente. — et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur, je délivrerai mademoiselle de ce qui la gêne tant.

Tout en me mouchant et larmoyant, j'admirais en moi-même la manière charmante avec laquelle il s'exprimait.

Oui, mais papa, vertement d'abord : — Merci, monsieur vous êtes bien bon, mais ma fille... — Sera bien aise d'y voir clair le plus tôt possible, achevait-il précipitamment.

Papa me pousse le pied, n'ayant à sa disposition aucun autre moyen de se faire signe de me faire, puisque j'étais aveugle.

Je continue : — Mais papa, c'est une bénédiction que monsieur soit médecin. Moi je ne demande pas mieux qu'il m'opère.

— Marcelle ! Voyons, Marcelle ! — Marcelle, c'est moi. — Pourtant, papa, si je garde cette machine infernale dans mon œil encore un quart d'heure, je sens que je deviens folle... et aveugle par dessus le marché. En ce cas ce n'est pas la peine de continuer notre voyage à Fontainebleau. Je ne peux pas aller déjeuner chez les Sainzange avec la figure en bouillie.

Devant ce tableau lamentable, papa consent... à consentir. J'ôte mon chapeau, je présente mon œil en capitulant au docteur qui, en une seconde, sans avoir l'air d'y toucher me débarrasse de l'escarille.

Elle était énorme et pesait bien un gramme. Bref, l'opération était accomplie et sans douleur. — Ah ! vous êtes un grand médecin, monsieur ! m'écriai-je avec élan ; ce qui fit bien rire le voyageur et un peu sourire papa. Mais voilà que le docteur se trouve lié avec les Sainzange et le sujet de conversation devient tout naturel.

La causerie s'engage pendant que j'élanche mes dernières larmes dans le mouchoir de papa le mien — une toile d'araignée — étant tout mouillée ; et l'on se quitte les meilleurs amis du monde quand le train stoppa en gare de Fontainebleau.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

ment sa fille unique et... tout en me déclarant un peu de m'être engouée d'un monsieur qui m'a... non, qui ne m'a sauvé la vie, car papa persisterait à dire que cette escarille serait allée très bien sans avec Comme on voit qu'il n'avait dans mon œil et qu'il n'y avait fert ce que j'ai souffert ! (Au public) Vous qui se combient je suis raisonnable, juste, tâchez donc de lui rendre raison, à ce cher papa.

Le plat de fraises

M. Henri de Régner raconte ce propos une suggestive note aux lecteurs des « Ailes » :

Il n'y a encore rien de tel, vient, que les anecdotes pour à se figurer nettement et à ment les êtres et les choses. Et à circuler de tout temps, en France, d'admirables. Chacun de grands hommes en se que quelques uns sur son compte, ou nous prenons mieux à la connaître dans ses portraits les plus vés. Nos Rois et nos princes renaissent leurs, qui servent à